

NATALIE DAVID-WEILL

La Petite Fille au ruban bleu

Le monde disparu d'Irène Cahen d'Anvers



Biographies
Flammarion

NATALIE DAVID-WEILL

La Petite Fille au ruban bleu

Le monde disparu d'Irène Cahen d'Anvers



Biographies
Flammarion

Natalie David-Weill

La Petite Fille au ruban bleu

Le monde disparu
d'Irène Cahen d'Anvers

Flammarion

Natalie David-Weill

La Petite Fille au ruban bleu
Le monde disparu
d'Irène Cahen d'Anvers

Flammarion

Les arbres généalogiques des familles Cahen d'Anvers et Camondo (p. 10 à 12) ont été réalisés par Guillaume Balavoine, infographe.
© Éditions Flammarion, Paris, 2026

ISBN Numérique : 9782080275264

ISBN Web : 9782080275240

Le livre a été imprimé sous les références :

ISBN : 9782081506022

Ouvrage composé et converti par [Pixellence](#) (59100 Roubaix)

Présentation de l'éditeur

« La Petite Fille au ruban bleu est l'un des tableaux les plus connus de Renoir. Son modèle, Irène Cahen d'Anvers, faisait partie de la grande bourgeoisie juive de la fin du XIX^e siècle, très influente dans le monde de l'art.

La destinée du tableau révèle les tumultes de l'époque. Commandé à Renoir en 1880 par les parents d'Irène, mécènes brillants, sa spoliation par les nazis, plus de cinquante ans plus tard, marque l'effondrement d'une élite qui finira en majorité déportée. Après la guerre, Irène Cahen d'Anvers récupère son tableau et le vend à un marchand d'armes proche des Allemands.

Paradoxalement, plus *La Petite Fille au ruban bleu* gagne en célébrité, plus son modèle s'efface des mémoires. En réalité, on ne sait à peu près rien d'Irène Cahen d'Anvers. Elle est perçue comme l'épouse indigne de Moïse de Camondo, qui a, lui, laissé l'image d'un homme généreux, cultivé et respecté.

À la lumière d'archives inédites et de rencontres, j'ai découvert tout un monde, celui de Parisiennes élégantes dont la vie a basculé dans la tragédie. Parmi elles, se dégage une Irène féministe avant l'heure, idéaliste et déterminée. Faire revivre la femme cachée derrière le portrait, tel a été mon objectif. »

Natalie David-Weill, journaliste et écrivain, a notamment publié *Les Mères juives ne meurent jamais* (Robert Laffont, 2011) et *L'Atelier d'écriture* (Stock, 2023).

La Petite Fille au ruban bleu
Le monde disparu
d'Irène Cahen d'Anvers

À mes sœurs,
Béatrice, Cécile et Agathe

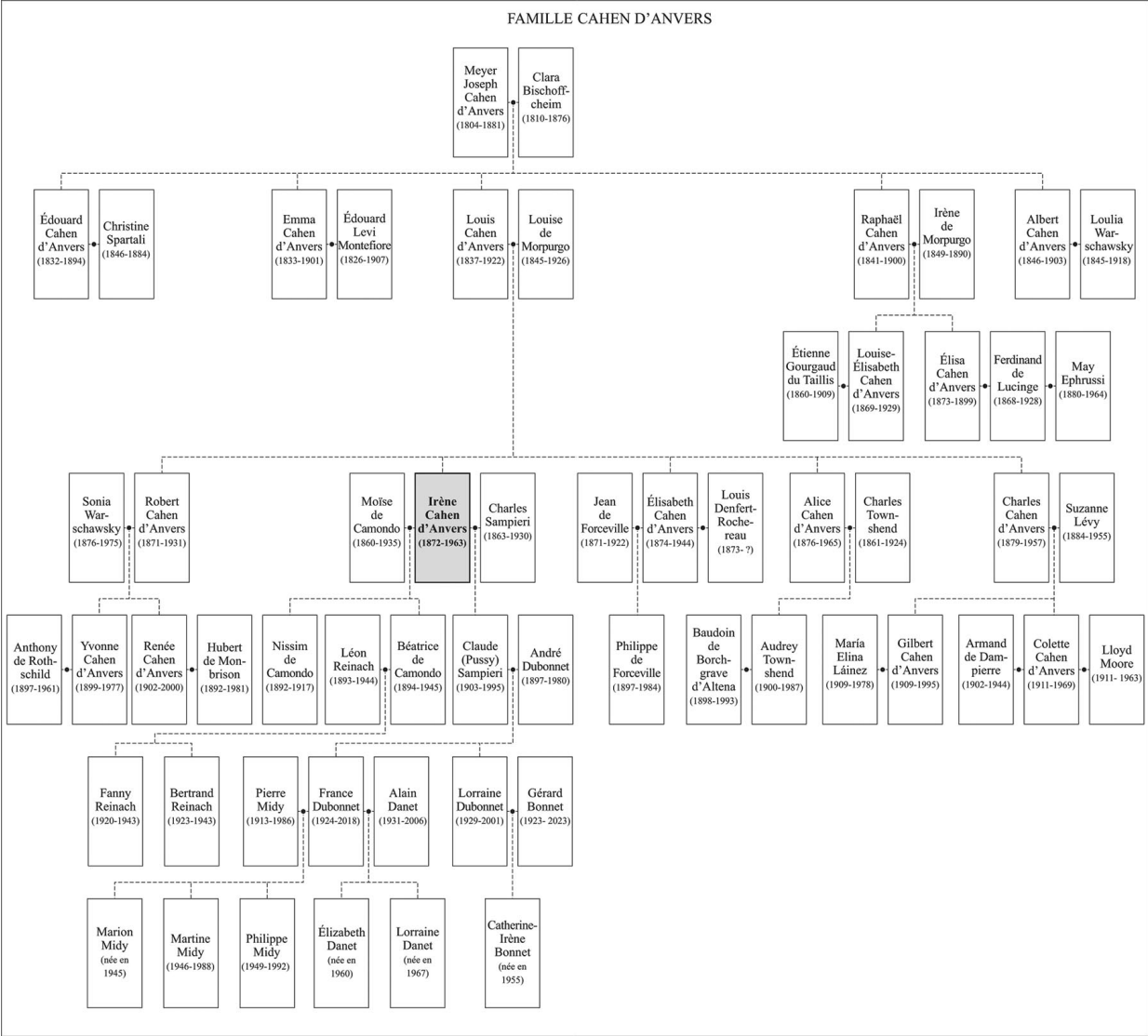
Le passé n'est jamais mort, il n'est même jamais passé.

William Faulkner

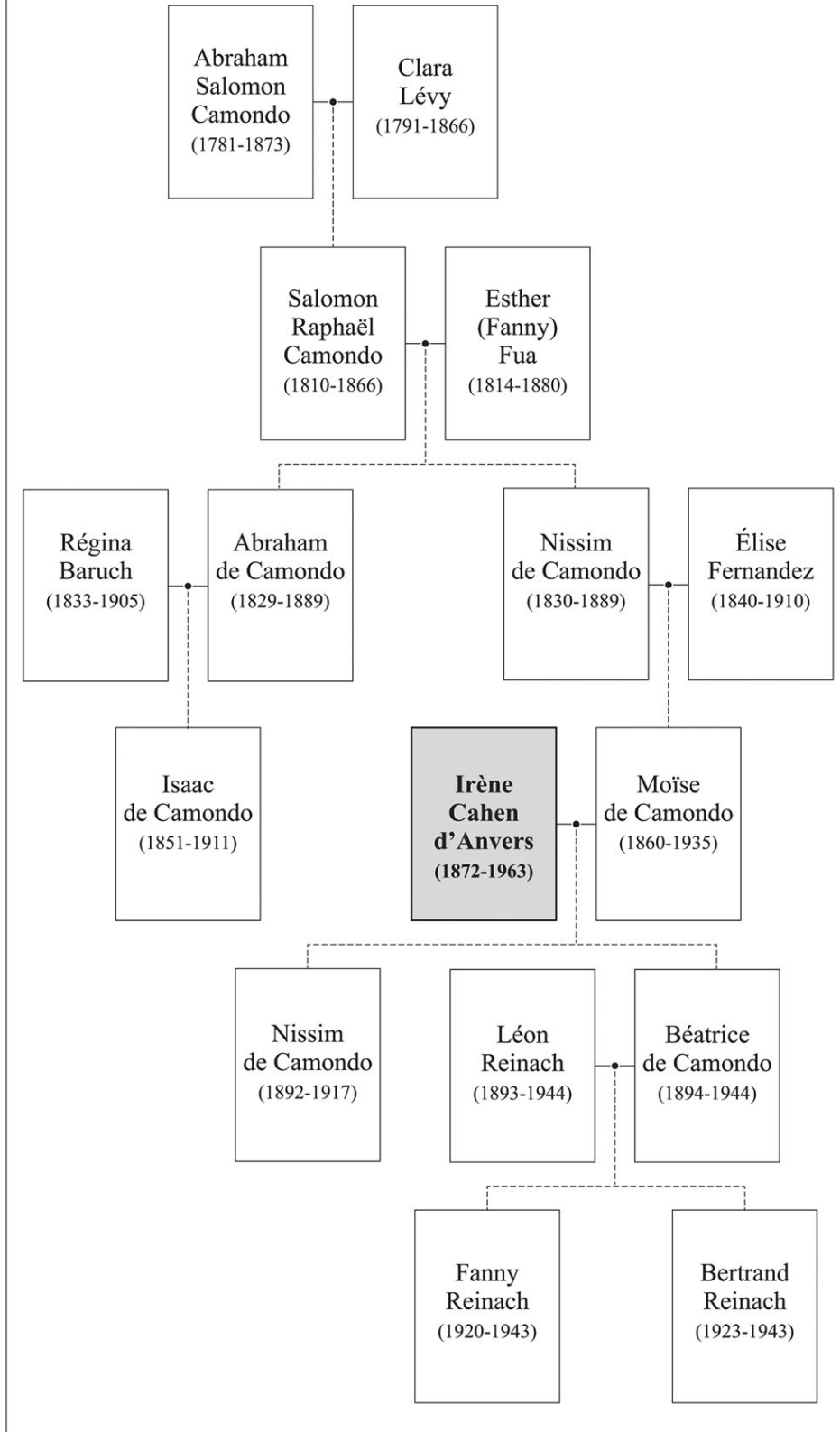
Il dépend des vivants que nos morts ne soient pas morts.

François Cheng

FAMILLE CAHEN D'ANVERS



FAMILLE CAMONDO



PRÉFACE

L*a Petite Fille au ruban bleu* est l'un des tableaux les plus connus de Renoir. Son modèle, Irène Cahen d'Anvers, fait partie de la haute bourgeoisie juive ayant fait fortune dans le courant du ^{xx}^e siècle et qui, très influente dans le monde de l'art, n'hésitait pas à commander des œuvres aux artistes et à participer à la vie culturelle des musées. Cette passion pour l'art relevait à la fois de quelque chose de sacré, de l'ordre du religieux – la plupart de ses membres s'étant éloignés du judaïsme de leurs ancêtres –, et d'un signe de distinction sociale. Ils cherchaient en effet à imiter l'aristocratie dont ils voulaient faire partie jusqu'au point d'être, eux aussi, une élite coupée de la réalité. Souvent, les membres de l'aristocratie catholique et de l'aristocratie juive se mariaient entre eux. Irène épousa, elle aussi, en secondes noces, un catholique.

La trajectoire de *La Petite Fille au ruban bleu* révèle à elle seule les tumultes de l'époque. Au départ, la commande de ce portrait avait été le signe de la puissance de ces mécènes qu'étaient les parents d'Irène. La spoliation de ce même portrait par les Allemands pendant l'Occupation marque l'effondrement de cette élite qui se croyait protégée parce qu'elle était au sommet de sa puissance. Contraints à la réclusion ou à l'exil, la plupart de ses membres n'échappèrent pas à la déportation. Après la guerre, Irène récupère son portrait et décide de le vendre à un marchand d'armes proche des nazis. On le lui reprochera.

D'ailleurs, on ne connaît d'Irène que sa mauvaise réputation. Épouse infidèle, méchante mère, les biographes prennent le parti de Moïse de Camondo, son premier mari, qui a laissé l'image d'un homme généreux,

cultivé et respecté. N'a-t-il pas donné à l'État son hôtel particulier en souvenir de leur fils Nissim, mort en héros pendant la Première Guerre mondiale ? Irène, elle, a quitté cet homme par amour pour un autre, Charles Sampieri, qui s'occupait des écuries de Camondo. Comment osait-elle quitter Moïse, considéré comme un « Rothschild de l'Orient », pour un comte italien désargenté, catholique de surcroît ? Elle voulut récupérer la garde de ses enfants. Mais Moïse, humilié, lui fit un procès. Elle le perdit. Aussi, n'eut-elle plus le droit de voir ses enfants que deux heures par semaine. Nissim et Béatrice se détachèrent de leur mère, dont la mémoire s'efface.

Il est vrai qu'on ne sait à peu près rien d'elle. Pour Pierre Assouline, Irène apparaît principalement comme l'épouse du comte Moïse de Camondo¹. Edmund de Waal rappelle que la seule chose qu'on sache d'elle, c'est qu'elle pratique l'équitation². Son cousin, Raoul Montefiore, dit qu'« elle aime la vie³ ». Peu de choses, en somme. Jean-Luc Godard imagine dans *À bout de souffle* une scène où l'héroïne, interprétée par Jean Seberg, se compare à ce portrait. Elle demande à Michel, incarné par Jean-Paul Belmondo : « Tu l'aimes, mon affiche ? », « Pas mal », répond-il. « Tu la trouves plus jolie que moi ? » Si elle mentionne Renoir, pas un mot d'Irène.

Paradoxalement, plus le portrait *La Petite Fille au ruban bleu* gagne en célébrité, au point d'être reproduit par milliers sur des affiches, plus son modèle s'efface des mémoires.

La mauvaise réputation d'Irène Cahen d'Anvers lui a survécu. Une de ses amies affirmait que si Irène parlait volontiers de son fils Nissim, elle n'a jamais même prononcé en public le nom de sa fille, Béatrice, ni de ses petits-enfants, Fanny et Bertrand Reinach, tous trois morts à Auschwitz. On plaint Moïse de Camondo, pas elle, comme si elle n'avait pas souffert elle aussi, comme si ce silence était une absence d'affection et non le seul moyen qu'elle ait trouvé pour ne pas s'effondrer.

De surcroît, on l'accusa d'avoir dilapidé la fortune familiale au casino, comme pour se débarrasser du lourd héritage Camondo. Un mensonge de plus. D'après son arrière-petite-fille, Catherine-Irène Bonnet, c'est sa fille, Claude Sampieri (surnommée Pussy), issue de son deuxième mariage, qui avait des goûts de luxe et ne se refusait rien, pas plus qu'aux hommes qu'elle entretenait. C'est avec l'argent de sa mère qu'elle se serait ruinée.

Enfin, Irène a survécu jusqu'à 91 ans ; c'est tout juste si on ne lui a pas reproché d'avoir échappé à la déportation.

Pour cerner au mieux la personnalité d'Irène, j'ai cherché qui étaient les femmes de ce milieu et découvert une galerie de portraits contrastés, qui ont toutes croisé Irène de plus ou moins près : mon arrière-grand-mère, Flora David-Weill, la plus traditionnelle, Hélène van Zuylen, la plus excentrique, Béatrice Ephrussi de Rothschild, la plus collectionneuse, Fanny Reinach, la plus sage. Toutes se côtoyaient, ont vécu une ou deux guerres mondiales et subissaient, sans s'en plaindre, l'antisémitisme virulent de l'époque comme un mal qu'il fallait accepter, comme si le fait d'être nées avec une cuiller en argent dans la bouche devait être expié. Toutes ont réussi avant tout à être d'élégantes Parisiennes, certaines frisant parfois l'extravagance. Pour celles qui ont vécu pendant la guerre, elles ont mis du temps à comprendre que le gouvernement de Vichy voulait leur destruction – celle de leurs collections, de leurs maisons, de leur mode de vie, de leur existence même. C'est le monde de Proust, ces Juifs assimilés qu'il nomme les Israélites : les collectionneurs d'art, mécènes très généreux envers l'État français, érudits et bâtisseurs, banquiers et financiers, qui disparaissent après la guerre, anéantis comme les shtetls en Europe de l'Est. Personne ne les connaît plus vraiment.

À partir de recherches, en consultant des archives et au fil de rencontres, j'ai mis en lumière une Irène féministe avant l'heure, idéaliste et déterminée. Une interprétation de sa vie qui défait la vision injuste et sexiste qui prévalait jusqu'ici. Faire revivre la femme passionnée derrière le portrait en imaginant ses états d'âme, ses doutes et ses craintes et comprendre son univers, tel a été mon objectif.

PRÉAMBULE

Les petites Cahen d'Anvers prennent la pose

Dans la salle d'étude du 66, avenue Montaigne, la table supposée inciter les enfants à étudier avait été poussée sur le côté pour que Renoir puisse disposer son chevalet. C'était il y a soixante et un ans et Irène ressent encore son excitation mêlée d'appréhension. Elle avait eu hâte de se lever ce jour-là tout en se demandant comment se passait une séance de pose. Pourrait-elle tenir longtemps avant que des crampes ne la gagnent ? Combien de temps ? Devrait-elle faire la conversation ? Comment tenir ses mains ? Où poser ses pieds ? Il n'aurait servi à rien de poser des questions, personne ne lui expliquait jamais rien. Irène devait deviner ce qui était attendu d'elle et elle se trompait souvent. Alors on la grondait, on la traitait d'idiote. Elle le croyait. Ce jour-là, elle tenait à être à la hauteur. Elle trouvait sa robe ravissante. Elle était bleu clair avec des rubans et des dentelles, un nœud à l'avant. Mais le problème avait été le zèle sans précédent avec lequel sa nurse lui avait brossé ses cheveux toujours emmêlés. Tout le monde la complimentait sur leur couleur auburn alors qu'elle aurait aimé les avoir blonds et lisses comme ceux de sa petite sœur, Alice.

Auguste Renoir, vêtu d'un veston élimé à col fermé, d'un pantalon trop grand en drap gris rayé et d'espadrilles, l'intimidait car il ne ressemblait pas aux hommes qu'elle avait l'habitude de côtoyer. Il la scrutait en silence, peignait quelques coups de pinceau, concentré, lançait à nouveau un regard aigu vers la petite avant de se jeter à nouveau sur sa toile. Irène, qui n'avait pas l'habitude d'être au centre de l'attention, s'efforçait d'être la petite fille

modèle qu'on attendait d'elle. Assise, la tête un peu penchée, elle se demandait si elle serait assez jolie sur le portrait.

Renoir lui demande son âge. Huit ans. Elle était née le 20 septembre 1872, elle savait qu'il était 3 h 30 du matin, sa mère lui avait suffisamment répété que ce n'était pas une heure pour naître. Elle le disait comme une plaisanterie mais Irène s'était toujours demandé si elle ne devait pas s'excuser d'être venue au monde à une heure aussi incongrue – à la fois trop tard et trop tôt –, une heure où l'on avait envie de dormir. Elle était née au château de la Jonchère, dans un des pavillons loués à Mme Staub. Il devait faire encore chaud en cette fin d'été dans les Yvelines...

Une femme de chambre entra dans la pièce et l'interrompit : « Mademoiselle Irène, Madame demande si tout va bien ? » interrogea-t-elle sans même jeter un coup d'œil à la petite fille. Elle se dirigea vers Renoir, curieuse de voir le tableau ; quelques touches de couleur sur un fond blanc, pas de formes, des traits bleus et roses, de la terre de Sienne, du vert aussi... Elle s'en étonna. Renoir lui dit qu'il aurait bientôt fini. Fini ? Elle se mit à rire, ce qui ne manqua pas d'inquiéter Irène, qui n'osait pas pour autant interroger la jeune femme. Était-elle vilaine ? Pourquoi avait-elle ri ? Un peu vexée, Irène ne bougeait pas, respirait à peine, les mains jointes, fixant le soleil qui faisait briller le parquet.

Voilà ! Renoir comprit comment représenter Irène, le regard triste perdu au loin, la tête penchée, de trois quarts, sa frange bien peignée, son nœud bleu pâle à l'arrière. Parfois son humeur cannibalisait la toile. Il ne pouvait alors pas s'empêcher de mettre trop de lui dans ses peintures mais lorsqu'il saisissait la personnalité de son sujet en quelques instants, il était heureux. Et c'était le cas, ici, avec la petite Irène. Il avait le sentiment d'avoir saisi la vérité de sa nature. Il avait l'habitude de peindre ses modèles très vite. Deux ou trois séances lui suffisaient. Et cette petite fille ne lui prendrait pas plus de temps. Il jeta quelques coups de pinceau supplémentaires pour colorer le fond de la toile. Et de ce « barbouillage » émergea le visage de la fillette. Il pensa à ses autres modèles, la petite Nini avec ses cheveux dorés, sa beauté classique, sérieuse, discrète, qui cousait ou lisait tranquillement pendant les séances de pose et qui semblait heureuse. Ce n'était pas le cas d'Irène, trop inquiète pour bien faire. Il ajouta un peu de couleur dans les cheveux d'Irène. Cette jolie petite fille au teint pâle fera un beau tableau, se dit-il. Et il aimait le format de la toile qu'il avait choisi. Il avait presque fini.

Ni le peintre ni le modèle ne se doutaient qu'à l'étage du dessous, les parents d'Irène se disputaient. Louis Cahen d'Anvers était furieux contre sa femme.

« Regarde la critique du *Figaro* ! Je te la lis : “Essayez donc d'expliquer à M. Renoir que le torse d'une femme n'est pas un amas de chairs en décomposition avec des taches vertes, violacées qui dénotent l'état de complète putréfaction dans un cadavre¹ !” Et il n'est pas le seul à se montrer aussi sévère : “Dans des cadres bizarres, des contournements grotesques, des fracas de couleur sans forme et sans harmonie, sans perspective et sans dessin².”

— Tu ne vas pas t'arrêter à deux critiques acerbes, il y en a eu de bonnes et il était bien placé dans le dernier Salon avec *Le Portrait de madame Charpentier*.

— Précisément, c'était Mme Charpentier qui connaît tous les membres du jury. Et même si elle n'a rien demandé, personne ne voudrait se brouiller avec son mari, le grand éditeur Charpentier, qui publie Zola, Flaubert et Maupassant et qui se trouve être un collectionneur important. Mais ça, tu le sais, il fréquente ton salon littéraire.

— *La Petite Irène* sera bien placée aussi, j'en suis sûre, insista Louise.

— Lorsque Renoir ne bénéficie pas d'un tel appui, c'est une tout autre histoire. Ainsi lorsqu'il a soumis au Salon son portrait des petites Mendès, elles ont été placées sous le velum où personne ne les a vues. »

Louise avait beau être sûre d'elle, elle fut ennuyée de la réaction de son mari.

Louis s'en voulait aussi ; il n'aurait pas dû s'énerver de la sorte, même si ce portraitiste avait été recommandé par Charles Ephrussi qui n'était autre que l'amant de sa femme, d'après les rumeurs insistantes. Certes le fait qu'il le soit l'arrangeait car cela l'autorisait à prendre des maîtresses sans la moindre culpabilité, mais il aurait préféré plus de discrétion de la part de Louise. Et le moins que l'on puisse dire est que ce n'était pas la qualité première de sa femme. Edmond de Goncourt, qui avait suivi la liaison de Louise avec intérêt, avait révélé dans son *Journal* un de ses rendez-vous à l'hôtel Sichel le 16 octobre 1878. Il s'en souvenait mot pour mot : « La Cahen d'Anvers, penchée sur une boîte de laque que lui fait admirer le jeune Ephrussi, indique à son amant le jour où il pourra venir coucher avec elle³. » Et ça, ça l'agaçait ! Il ne lui reprochait pas d'apparaître en public en

compagnie de Charles Ephrussi, de visiter avec lui des expositions, de se rendre à des ventes d'art ou chez des antiquaires, cela lui évitait de l'y accompagner lui-même. Non pas qu'il n'aimât pas collectionner, mais il ne partageait pas les goûts de sa femme, notamment son engouement pour les objets japonais que la galerie Sichel proposait, en augmentant ses prix à mesure que les collectionneurs se multipliaient. Et il soupçonnait que Louise ne s'entichait d'art que pour plaire à Charles Ephrussi. Il n'était pas question pour autant de l'empêcher d'acheter des boîtes en laque, de la porcelaine ou des netsuke, ou de lui interdire la moindre activité culturelle, tant qu'elle ne lui imposait pas d'en être. La musique l'assommait et la poésie l'ennuyait à mourir. Il était content de ne pas être tenu d'assister aux concerts de Massenet qui l'auraient obligé à se rendre à Bruxelles, soulagé de ne pas avoir à endurer des heures de Wagner qui l'insupportaient, heureux d'éviter Anatole France lisant ses poèmes chez Proust. De tout cela, il savait gré à Charles Ephrussi. Pourtant, il ne pouvait s'empêcher d'être un peu jaloux. Car non seulement il avait le même âge que Louise mais il était bien de sa personne, mince avec une barbe bien taillée aux reflets roux, un grand front, des yeux sombres animés. Ce dandy était suffisamment charmant et élégant pour que Marcel Proust en fasse un de ses modèles de Charles Swann, au même titre que Charles Haas. Cultivé et amusant, Charles Ephrussi se sentait dispensé de gagner de l'argent car sa famille, originaire d'Odessa, avait fait fortune dans le blé. Louis ne pensait qu'à la Bourse, il en aimait le suspense et l'adrénaline, la mécanique intellectuelle, le jeu de hasard aussi et surtout le fait de gagner. Il dirigeait les affaires familiales avec ses frères, Édouard et Raphaël. Après tout, si sa femme s'amusait à acheter des bibelots avec Charles Ephrussi, grand bien lui fasse, se dit-il changeant soudain d'humeur et d'avis sur le portrait d'Irène. Un portrait d'enfant ne portait pas à conséquence ! Cela ne l'empêchait pas de se dire qu'en recommandant Renoir, Charles Ephrussi commettait une curieuse faute de goût, même s'il savait à quel point le goût d'Ephrussi était éclectique, puisqu'il achetait aussi bien de la Renaissance italienne, de la porcelaine, du XVIII^e français, des impressionnistes et maintenant de l'art japonais. Et en plus il se passionnait pour Dürer, au point de réaliser le catalogue raisonné de ses dessins.

Mais Renoir ! Pourquoi s'était-il emballé pour Renoir ? Il aurait, quant à lui, plutôt fait appel à Léon Bonnat pour faire son portrait. Charles Ephrussi avait convaincu toute sa famille et ses proches de poser pour Renoir –

Élisabeth Fould, le bébé de Marcel Bernstein, son cousin, sa demi-sœur, Thérèse Fould, Mme Eugène Fould. Dans ces conditions, pourquoi ne lui avait-il pas commandé un portrait pour lui-même ? Oserait-il le lui demander ? En parler à Louise ? Il ne voulait pas se risquer à faire la moindre remarque sur l'amant de sa femme, même si le sujet aurait mérité d'être creusé. Ainsi pourquoi Georges Charpentier, qui avait commandé à Renoir les portraits de sa femme et de ses enfants, avait-il fait faire son propre portrait par Henner, beaucoup plus en vue ? Les défenseurs de Renoir n'avaient-ils pas entièrement confiance en lui ? Doutaient-ils de son talent ? Mais si cela faisait plaisir à Louise...

Pour autant, il n'était tout de même pas question de l'accrocher au milieu des œuvres du XVIII^e siècle qui ornaient son salon. Il le remisera dans un placard. Une femme de chambre demandera la permission de le pendre dans la chambre de bonne qu'elle occupait.

Plus de soixante ans plus tard, Irène regrette de n'avoir jamais demandé à ses parents pourquoi ils avaient fait appel à Renoir, un an plus tard, pour le portrait de ses sœurs, les modèles de *Rose et bleu*, alors que Louis n'avait pas aimé *La Petite Fille au ruban bleu* ? Elle avait stipulé que la commande au départ consistait à réaliser trois portraits, de chacune des filles, et que son père l'avait réduite à deux, en faisant poser Élisabeth et Alice ensemble, justement parce qu'il n'avait pas apprécié le travail de Renoir. En 1910, sa mère lui donnera *Rose et bleu* pour qu'elle puisse le mettre en vente au cours d'un gala de charité au profit d'une association, La Maison amie, dont elle s'occupait et qui venait en aide aux victimes de l'inondation de Paris, qui l'avait bouleversée comme tant d'autres dans la capitale⁴. À l'époque, elle n'avait pas estimé ce don choquant et elle s'était réjouie de trouver un acquéreur pour quelques milliers de francs. Comment auraient-ils pu imaginer que cette toile vaudrait un jour des millions et serait achetée par le musée de São Paulo en 1952 ?

Renoir était donc revenu en février 1881 pour peindre Élisabeth et Alice. Elles étaient debout, l'une à côté de l'autre, Alice la main sur sa ceinture, Élisabeth presque en mouvement, un sourire un peu forcé. À 6 ans, Élisabeth se sentait en mesure de donner du courage à sa petite sœur. Aussi a-t-elle pris sa main.

Irène était venue les voir pendant la séance de pose, un peu jalouse puisqu'elle aurait aimé être la seule dont ce peintre avait fait le portrait.

Avec ses sœurs, Renoir ne disait rien, comme pressé d'en finir. Elle découvrit la mise en scène du décor derrière elles ; un rideau lie-de-vin à demi ouvert qui laissait entrevoir une horloge et des chenets. Elle se sentit soulagée que le portrait des petites sœurs ne ressemble en rien au sien. Elle le lui dit. Renoir lui demanda où était le tableau, s'il pouvait le voir. Elle ne savait pas et se troubla, incapable de répondre. Elle n'avait jamais demandé où était le tableau qui la représentait. Renoir en conclut qu'il n'était pas dans le salon. L'avaient-ils caché, donné, égaré ? Il était d'autant plus furieux que les Cahen d'Anvers ne l'avaient pas encore payé un an après le portrait d'Irène et qu'ils n'avaient même pas parlé de prix avec lui. À en croire son ami Édouard Manet, il n'avait pas à s'inquiéter. Au contraire, c'était peut-être bon signe. Manet avait vendu à Charles Ephrussi *Une botte d'asperges* pour 800 francs. Mais le critique d'art et collectionneur lui en avait donné 1 000. Par générosité ou parce qu'il avait aimé ce tableau ? Toujours est-il que Manet, ému de ce geste, décida d'offrir un petit tableau représentant une seule asperge à son généreux commanditaire, accompagné du mot suivant : « Il en manquait une à votre botte. » Ce souvenir mit du baume au cœur à Renoir qui décida de rendre *Rose et bleu* lumineux et joyeux et de figurer l'aspect rieur de l'enfance. Il ajouta de la brillance dans leurs tresses blondes, de la vie dans les chaussettes qui tire-bouchonnaient, des plis dans les robes de satin à volants blancs ; il peignit les petites filles avec des tons clairs, leurs visages de porcelaine, le rose de leurs joues, pour créer un contraste avec les teintes sombres de l'intérieur cossu. Et il tâcha de se concentrer sur leurs robes d'apparat rose et bleu assorties aux ceintures, chaussettes et rubans, au lieu de penser à l'Algérie où il partait le lendemain. Il espérait rendre émouvant le mélange d'élégance et de timidité qui se dégageait des deux fillettes.

Pourtant, une fois le portrait achevé, il ne savait pas quoi en penser. Il ne pouvait pas en être bon juge. « J'aurai au Salon les portraits des petites Cahen. Je ne sais si ça fera l'effet déplorable de mon exposition de l'année dernière », écrit Renoir à son ami le grand collectionneur Théodore Duret, le 18 avril 1881. Charles Ephrussi lui avait conseillé d'y montrer ce portrait ainsi que celui d'Irène.

Irène avait accompagné sa mère au Salon de 1881. Charles Ephrussi l'escortait avec son élégance coutumière et son sourire communicatif. Il était au courant de tous les ragots du monde de l'art et commentait les sculptures du jardin du palais de Champs-Élysées où des bustes d'hommes côtoyaient des angelots. Irène avait hâte de découvrir les fameux Renoir. Mais à l'intérieur, sa mère ne cessait de s'arrêter dans les travées pour dire bonjour. Il faisait chaud, ses chaussures lui faisaient mal aux pieds, il y avait trop de monde, trop de tableaux qu'elle ne regardait pas puisqu'elle s'efforçait de ne pas perdre de vue sa mère. Louise s'arrêta devant deux portraits de Carolus-Duran, puis elle passa vite devant les scènes de campagne où le froid glaçait les toiles. Louise soupira, il y avait tant de tableaux tristes, réalistes, naturalistes. Elles croisèrent sa tante Loulia, la femme d'Albert Cahen d'Anvers, qui avait déjà vu les deux portraits des filles qu'elle jugeait très beaux. Son mari comptait lui commander un portrait, leur dit-elle, mais elle préférait confier le sien à Léon Bonnat⁵. Louise parcourut les allées et trouva enfin *Rose et bleu*. Elle jugea qu'Élisabeth et Alice étaient certes ressemblantes mais elle trouvait qu'il y avait trop de froufrous, de chantilly, de plis dans la robe, des couleurs trop pastel. Oh non décidément, elle n'aimait pas cette toile ! Ses filles avaient un aspect artificiel qu'elle déplorait. D'ailleurs le portrait d'Irène ne trouvait pas davantage grâce à ses yeux avec ce flou qui était la manière de Renoir. Elle avait hâte de rentrer, contrariée des critiques que n'allaient pas manquer de susciter ces commandes et de l'inévitable qu'en-dira-t-on sur elle et sa famille qui s'ensuivrait. Charles Ephrussi n'était pas d'accord : avec les portraits de ses filles, Auguste Renoir ne faisait que confirmer son talent.

« J'ai découvert Renoir au Salon de 1879 avec *Le Portrait de madame Charpentier et de ses enfants, Georgette et Paul*⁶, c'est ce qui a marqué le début de son succès, dit Charles Ephrussi à Louise. Vous pouvez me faire confiance.

— Renoir n'avait pas intérêt à bâcler Mme Charpentier qui l'avait invité dans son Salon. Il ne connaissait pas grand monde avant. »

Louise, qui avait fini par intégrer les critiques de son mari, était un peu agressive. Cela n'ébranla pas son amant.

« Oui, c'est là que je l'ai rencontré. Un homme charmant, je regrette que vous ne l'ayez pas mieux connu. »

Louise avait, en effet, à peine parlé au peintre. Elle aurait eu le sentiment de trahir son mari en étant trop aimable avec Renoir. Elle préféra oublier cette commande. Qui aurait pu se douter alors du succès que Renoir allait connaître et savoir que le *Portrait de madame Charpentier et de ses enfants* allait être acheté en 1907 par le Metropolitan Museum de New York ?

En attendant, les critiques étaient bonnes. Louise était soulagée vis-à-vis de son mari. Elle tenait à lui en faire part et le connaissant, elle savait que le petit-déjeuner était le moment propice pour lui parler. Aussi attendit-elle le lendemain pour lui montrer les articles. Encore en robe de chambre mais déjà coiffée, elle entra dans la chambre de Louis tendue de velours bordeaux. Sur une table basse, les restes de son petit-déjeuner n'avaient pas encore été desservis. Elle lui lut une bonne critique :

« “Deux fillettes debout... leurs petites frimousses rieuses, leurs tresses blondes, composent un vrai bouquet et des plus frais et des plus intéressants⁷.” Tu vois, tu t'inquiétais pour rien. Renoir est couvert d'éloges à propos de *Rose et Bleu* et plus encore pour *La Petite Irène*. Huysmans évoque “une petite fille assise de profil qui est peinte avec une fleur de coloris telle qu'il faut remonter aux anciens peintres de l'École anglaise pour en trouver une qui l'approche.” Ne faudrait-il pas, lorsqu'on récupérera le portrait d'Irène, le reprendre dans le salon plutôt qu'au-dessus du lit de ma femme de chambre ?

— C'est bien la seule à l'apprécier dans cette maison. Tu ne me feras pas changer d'avis, répondit Louis.

— Je te lis la suite, dit Louise avec un sourire victorieux : “On ne peut rêver rien de plus joli que cette enfant blonde dont les cheveux se déroulent comme un manteau de soie aux reflets changeants et dont les prunelles bleues s'imprègnent d'étonnements naïfs⁸.”

— Débarrasse-moi de ces horreurs ! »

Le ton de Louis était sans appel.

1941
Le portrait volé

Récupérer le Renoir

« Et tu crois qu'on a volé mon Renoir ? » demande Irène Cahen d'Anvers à sa fille Béatrice.

En juillet 1941, Léon Reinach, le gendre d'Irène, l'a envoyé au château de Chambord avec d'autres œuvres d'art, conseillé en cela par le directeur des musées nationaux, de peur des bombardements. Cinq mille caisses ont pris la route de l'exil. Cela n'a servi à rien.

« Les caisses d'objets d'art ont été volées à Chambord, précise Béatrice. Le portrait y était ! J'en suis malade. Léon n'aurait pas dû suivre les conseils de Jacques Jaujard, même s'il est le directeur des musées nationaux. Il y avait également deux gouaches de Christophe Huet, une aquarelle de Gustave Moreau ainsi que 368 autres cartons d'objets¹. »

Béatrice s'assied, accablée, sur le canapé en velours noir en face de sa mère, qui s'installe toujours dans le même fauteuil Louis XV près de la cheminée. Elle tenait à le lui en parler de vive voix. C'est pourquoi elle est venue sans attendre, à l'heure du dîner. Plus pâle que d'habitude, ses cheveux bruns sont ramenés en chignon, Béatrice porte une chemise ample sur une jupe à fleurs. Elle a les traits tirés de celle qui n'a pas assez dormi.

« Tout volé ! dit Béatrice, sous le choc.

— En tout cas, tu n'y peux rien, réplique Irène. Les Allemands volent tout ce qu'ils peuvent. »

Irène a entendu dire qu'Hermann Göring s'empare des plus belles œuvres d'art, lorsqu'il n'est pas obligé de les laisser à Hitler². Il paraît qu'on surnomme ce grand amateur de l'art de la Renaissance l'« homme de fer » et qu'il cherche à constituer une collection d'œuvres d'art digne d'un musée

pour sa résidence secondaire, Carinhall. Il laisse tout ce qu'il n'aime pas – l'impressionnisme comme le fauvisme, le cubisme, l'abstraction et le surréalisme –, cet « art dégénéré » qu'il cherche à éradiquer. Certains de ces tableaux, atteignant des prix astronomiques, seront utilisés comme monnaie d'échange³. Aussi, avant que tout soit brûlé, une expertise a lieu.

« Va savoir si ton portrait a été échangé, vendu ou expédié en Allemagne ? Je t'assure que Léon a cru bien faire en le mettant à l'abri, poursuit Béatrice. Si ce portrait était resté tranquillement au-dessus de notre cheminée à Neuilly, il y serait sans doute toujours. »

Irène lui prend le bras pour la rassurer et lui rappelle que son père, Moïse de Camondo, avait déménagé sa collection à Tours en 1918, lorsque Paris était menacé par les bombardements⁴. Les œuvres d'art du Louvre avaient été évacuées vers Toulouse et les monuments protégés⁵.

« Mais on va le récupérer. Léon ne va pas se laisser faire. Il est décidé à récupérer ses biens », affirme Béatrice.

Léon Reinach croit à la propriété privée comme en la justice de son pays. Les conventions de l'armistice et la convention de La Haye de 1907 stipulent qu'en temps de guerre, la propriété privée ne peut être confisquée. Ne rien faire et attendre lui a semblé odieux et dangereux. Aussi a-t-il écrit une lettre le 10 août 1941⁶. Que l'État puisse porter atteinte à leur famille, leur voler leurs biens, alors qu'ils ont tant contribué au patrimoine artistique de la France, sidère Béatrice. N'est-elle pas la sœur de Nissim de Camondo, mort pour la France, héros de la Première Guerre mondiale ? La fille de Moïse de Camondo qui, en 1935, a légué à l'État son hôtel particulier rue de Monceau, pour en faire un musée en souvenir de son fils Nissim ? La nièce d'Isaac de Camondo qui a donné l'intégralité de sa collection – des peintures de l'école impressionniste, des meubles et des objets d'art de l'Extrême-Orient – au musée du Louvre en 1911 ? La générosité, le respect que sa famille inspire, devraient garantir sa sécurité. Sans même parler de Léon Reinach, son mari, fils de Théodore qui, non content d'avoir été un député, un intellectuel, un professeur, un chercheur, un archéologue, a fait don à l'Institut de France de la villa Kérylos en 1928, réplique d'un palais de la Grèce antique. Ou bien de son oncle, Salomon Reinach, qui a légué sa bibliothèque au musée des Antiquités nationales de Saint-Germain-en-Laye. Dans sa lettre de contestation, Léon mentionne leur générosité exceptionnelle à l'égard de l'État français, peut-être peu connue des Allemands. Il tente également de jouer sur une corde sensible en expliquant

combien Béatrice est attachée à ce portrait de sa mère, quelle que soit sa valeur⁷.

« D'ailleurs, ce portrait a-t-il réellement de la valeur ? demande Irène. Tu sais qu'il porte plusieurs noms : *La Petite Fille au ruban bleu* ou *La Petite Irène*, comme si Renoir ne s'était jamais vraiment décidé. Pas sûr qu'il l'ait apprécié.

— Parce qu'il lui rappelait cette phase de sa vie où sa peinture ne lui rapportait rien, réplique Béatrice. À 50 francs par portrait, il cherchait à multiplier les commandes mais vous lui préféreriez Léon Bonnat ou Carolus-Duran⁸. »

Béatrice connaît tout de ce tableau.

« Ce n'est pas parce que personne ne l'aimait qu'il n'est pas estimé. Il a été exposé dès 1883 chez Durand-Ruel, puis il a été montré six fois⁹. Alors, tu imagines ! »

Elle précise qu'au Salon d'automne de 1904, la rétrospective des œuvres de Renoir a été triomphale. La presse fut unanime à le louer¹⁰. Ce portrait se distingue, plus encore que *Bleu et rose*, représentant les sœurs d'Irène, Elisabeth et Alice.

« Je ne me suis jamais lassée de ce portrait en plus de vingt ans, dit Béatrice, affligée de sa disparition.

— Tant qu'il ne s'agit que de tableaux, ce n'est pas si grave. »

Irène ne peut s'empêcher de penser que si les Allemands s'emparent de leurs biens, ils risquent de les arrêter, elle et sa famille. Elle s'inquiète des nouvelles mesures édictées par le commissaire général aux questions juives, Xavier Vallat, qui s'était déjà révélé antisémite lorsque Léon Blum avait pris la présidence du Conseil en 1936¹¹. Des mesures dont personne ne semble s'offusquer, dont personne ne parle.

La dernière rafle du 20 août 1941 l'a affolée. À l'instigation du « service des Affaires juives » de la Gestapo, la police municipale parisienne a procédé aux arrestations de 4 232 Juifs, âgés de 18 à 50 ans, dont environ 1 500 citoyens français et 40 avocats du barreau de Paris. Elle en fait part à Béatrice qui considère que cela ne les concerne pas.

« Léon a décidé de ne pas se laisser faire, insiste Béatrice. Il s'agit forcément d'une erreur. »

Béatrice ne se rend pas compte qu'aux yeux des Allemands, les biens des Juifs, ennemis du Reich, doivent être déplacés en Allemagne¹². Un pillage systématique a en effet été mis en place. Depuis 1940, les Allemands

s'emparent des garde-meubles, des coffres de banques, des collections juives mises à l'abri dans les musées nationaux. Ils s'emparent de tout, des œuvres des marchands comme des collections privées. À Chambord, ont été dérobées, avec *Le Portrait au ruban bleu*, les collections Jacobson, Leven et Roger Lévy, entre autres¹³. Du château de Brissac, ont été volées le 17 août beaucoup d'autres collections¹⁴. Parfois, Jacques Jaujard tâchait de convaincre Fernand de Brinon, ministre du gouvernement de Vichy, d'empêcher les pillages, comme ce fut le cas au château de Souches. Là, la collection David-Weill¹⁵ a été évacuée avec les collections des musées.

Les œuvres que David David-Weill avait laissées dans sa maison de campagne à Mareil-le-Guyon ont connu un étrange destin. Les portes ayant été laissées ouvertes, le directeur du lycée de Neauphe-le-Vieux entra. Tout avait été mis à sac, donnant à penser que la maison, abandonnée, avait été pillée à moitié pour une raison inexplicée. Car il constata qu'il y avait des cartons éventrés contenant des Degas, des tableaux encore accrochés aux murs, ainsi qu'une vingtaine de caisses parfaitement intactes. Armé de bonnes intentions et pensant qu'il s'agissait d'un bien de l'État, il revint avec le maire qui prévint la direction des musées nationaux. Après bien des tracassés administratifs, celui-ci finit par comprendre que ces biens appartenaient au propriétaire de ce château. Scrupuleux et soucieux de respecter la loi, qui oblige à déclarer toute collection supérieure à 100 000 francs, il contacta les autorités allemandes qui envoyèrent sur-le-champ une équipe pour tout réquisitionner... Et toute la collection partit en Allemagne¹⁶. Au château de Souches, le conservateur du Louvre, Germain Bazin, sur place, réussit à imposer l'inventaire de ce qu'ont emporté les Allemands ; ce sera la seule concession avant que la collection de David David-Weill ne soit transportée par quatre camions. Cent trente caisses marquées DW seront expédiées en Allemagne¹⁷. La quasi-totalité des collections des Rothschild ont été envoyées le 3 février 1941 à bord du train personnel du maréchal Göring¹⁸.

Béatrice est loin de se douter du sort de la lettre, datée du 27 août 1941, signée par Jacques Jaujard, le directeur des musées nationaux, qui demandait qu'une suite favorable soit accordée à la demande de Léon Reinach. Pour seule mention, Xavier Vallat a inscrit « Non ! » au crayon dans la marge.

La famille en danger

À 69 ans, les cheveux soigneusement tirés en un élégant chignon poivre et sel, toujours coquette, d'un chic qui ne la quitte pas, Irène vit terrée dans son appartement, rue Galilée. Elle lit les journaux, écoute la radio, reçoit ses deux filles, ses petits-enfants, les amis qui sont restés à Paris. La plupart du temps, elle est seule.

Sa deuxième fille, Pussy, passe la voir en coup de vent. Elle n'a pas de temps à perdre. À 38 ans, d'une beauté éblouissante, la fille qu'elle a eue avec son deuxième mari, Charles Sampieri, tient à profiter de la vie. À sa mère, elle demande toujours quelque chose, de l'argent le plus souvent ou qu'elle garde ses filles, parfois. Aujourd'hui, Pussy, en robe faussement stricte qui épouse ses formes, s'installe sur l'une des chaises Louis XVI. Les fenêtres sont ouvertes et les bruits de la ville comme le soleil pénètrent dans le salon aux meubles anciens.

« Tu vas bien ? demande Irène, qui ne sait pas à quoi s'attendre tant sa fille est imprévisible.

— Ne sors pas. Je t'interdis de sortir.

— Je n'en ai pas l'intention, il fait plus de 35 °C, ces jours-ci. »

Pussy secoue la tête comme si sa mère n'avait plus toute la sienne.

« Je songeais plutôt aux Allemands qui occupent Paris. Le 16^e arrondissement est devenu dangereux. Menaçant. Grouillant de nazis.

— J'en suis consciente », dit Irène.

Irène sait bien que la Gestapo allemande est avenue Foch et à cinq minutes à pied de chez elle, que la « Carlingue » française, protégée par les SS, se trouve au 93, rue Lauriston ; quant à l'hôtel Majestic, avenue Kléber, c'est le siège du commandement militaire allemand. Elle n'ignore pas non

plus que les soldats allemands descendent les Champs-Élysées au pas de l'oie tous les jours à midi et demi et que les policiers français font du zèle pour complaire aux Allemands, vérifiant les papiers de façon aléatoire.

« Maman, ne prends pas de risques inconsidérés, répète Pussy. Je n'ai pas envie de m'inquiéter pour toi. On parle d'arrestation de Juifs étrangers. »

Il y a tout juste deux mois, le 14 mai 1941, avait eu lieu la « rafle du billet vert » pendant laquelle 6 500 Juifs étrangers, Polonais pour la plupart, avaient été « invités à se présenter [...] pour examen de situation ». La moitié – ceux qui avaient obéi en pensant qu'il s'agissait d'une vérification administrative – était internée dans le Loiret. Irène en avait été choquée.

Le statut des Juifs, publié par l'État français, est très clair : est considérée comme juive « toute personne issue de trois grands-parents de race juive ou de deux grands-parents de la même race si son conjoint lui-même est juif ». Mais c'est plus compliqué qu'il n'y paraît dans une famille recomposée comme celle d'Irène. Celle-ci est née Cahen d'Anvers, elle est juive et s'est fait recenser comme telle en application des prescriptions d'ordonnance des autorités occupantes le 27 septembre 1940. Pourtant, elle s'appelle comtesse Sampieri et s'est convertie au catholicisme pour épouser Charles. Son nom seul lui permet de passer inaperçue. Pas d'ambiguïté en revanche pour sa fille aînée Béatrice, née Camondo, épouse Reinach, qui est juive sans l'ombre d'un doute, tandis que sa fille cadette, Pussy, née Sampieri, du nom de son père, est considérée comme non juive, puisqu'elle n'a que deux grands-parents juifs du côté maternel.

Ayant dit ce qu'elle avait à dire à sa mère, Pussy se repoudre devant le miroir surmontant la cheminée du salon, avant de sortir. Bernadette débarrasse le plateau et demande :

« Vous serez seule à déjeuner, Madame ?

— *A priori*, oui, bien que je ne sache jamais d'avance lequel de mes petits-enfants passera. Heureusement que vous êtes là, Bernadette.

— Vous savez qu'ils sont toujours bienvenus », répond la femme de chambre comme si elle était maîtresse de ces lieux.

Bernadette est sans âge dans son tablier rose. Une mise en plis impeccable, un sourire avenant, elle voue une sorte de vénération à Irène. Rentrée à son service après le divorce de cette dernière d'avec Charles Sampieri, il y a bientôt dix-sept ans, elle étend son affection à toute la famille. Irène lui est très attachée. Elle prend plaisir à commenter avec elle

les nouvelles de ses proches. C'est ce qu'elle s'apprête à faire lorsque l'on sonne à la porte.

Bernadette se précipite dans l'entrée. Et tandis que Pussy embrasse sa mère, Béatrice, sa demi-sœur, arrive. Celle-ci porte une robe qu'elle juge démodée, de celles que l'on portait avant-guerre ; Pussy lui jette un regard condescendant. Elles s'embrassent rapidement.

Avant même de dire bonjour à sa mère, Béatrice s'énerve :

« Ce surnom de Pussy est ridicule, commence-t-elle. Tu l'as baptisée Claude, pourquoi alors ne pas la prénommer ainsi ? »

Elle retire son chapeau avant de s'asseoir. Comme souvent, elle regarde sa mère avec un air de reproche.

« La mode avant-guerre était aux diminutifs anglais, se défend Irène, ton oncle Robert était Bob ; Charles, Charlie ; ma sœur Élisabeth, Betty ; ton pauvre frère Nissim, Nini. Celui-ci t'appelait Bella, souviens-toi. »

La voix d'Irène se brise dès qu'elle évoque Nissim. Il est mort au combat il y a maintenant vingt-quatre ans et elle a le sentiment que c'était hier.

Béatrice poursuit ses remarques contre sa demi-sœur qui l'insupporte.

« Tu ne te rends même plus compte qu'elle t'enferme, qu'elle empêche tes amis de venir te voir, c'est tout juste si j'ai eu le droit de rentrer... Heureusement que Bernadette était là.

— Tu exagères, rétorque Irène. Pussy a peur. Elle s'inquiète pour moi. »

Béatrice insiste.

« Ce que tu prends pour de la prudence est de l'égoïsme. Tu es aveugle en ce qui concerne ta petite chérie. Si tu n'avais pas tout passé à ma demi-sœur, on n'en serait pas là. »

Rien n'a jamais été assez beau pour l'enfant de l'amour. Béatrice n'a pas tort. Elle a dû se résoudre à accepter ce favoritisme, mais elle est jalouse. Elle l'a toujours été. Enfant, Béatrice s'est sentie moins importante que son frère aîné et moins aimée que sa petite sœur. D'une gentillesse et d'un dévouement rares, elle n'a pu que constater que ses qualités de cœur étaient moins valorisées que la séduction de la ravissante Pussy, qui sait captiver son auditoire avec ses cheveux blond vénitien, son teint pâle et son sourire facile. La petite sœur gagne le prix de beauté mais Béatrice se sent plus élégante. Les Camondo, surnommés les « Rothschild de l'Orient », suivent une lignée de cinq générations de financiers et philanthropes à Constantinople, puis à Paris. Nissim, son frère, était le dernier à porter ce

nom, destiné à suivre la tradition familiale. Béatrice a reçu une éducation irréprochable pour épouser un bon parti. Il lui fallait être parfaite. Chez les Sampieri, il ne s'agissait pas d'atteindre l'excellence à force de mérite ; ils étaient nobles, cela semblait leur suffire. Rien ne pouvait entraver leur insouciance. Pussy a toujours été vénérée. Elle aime séduire. La rivalité entre les sœurs est toujours aussi vive.

C'est au tour d'Irène d'exhorter sa fille à la prudence :

« Tu devrais quitter Paris avec tes enfants, lui conseille Irène. Inutile de courir le moindre risque. Surtout depuis cette histoire de portrait, je ne cesse d'y penser. »

Elle et sa famille portent des noms juifs, ils le sont officiellement tous les quatre. N'ont-ils pas été fichés comme tels eux aussi¹ ?

« Justement, nous sommes en règle », réplique Béatrice.

Béatrice pense faire partie de ceux qui sont légitimes à bénéficier de l'article 8 de la loi du 3 octobre 1940 : « Par décret individuel pris en Conseil d'État et dûment motivé, les Juifs qui, dans les domaines littéraire, scientifique, artistique, ont rendu des services exceptionnels à l'État français, pourront être relevés des interdictions prévues par la présente loi » ; ainsi que les anciens combattants de confession juive. Comment serait-elle inquiétée ? Elle se sent protégée, contrairement à sa mère. Irène s'insurge :

« Personne n'ira soupçonner une vieille dame du nom de comtesse Sampieri. Je peux passer inaperçue. Mais toi ? Vous ? Pourquoi ne pas partir ? Les enfants, Fanny et Bertrand, pourraient reconstruire leur vie ailleurs. À 21 ans et 18 ans, c'est facile. »

Quel avenir auront-ils dans ce pays qui persécute les Juifs dans leur vie quotidienne, sans même parler de leurs études... Que vont-ils devenir ? Béatrice soupire. À chaque fois, elle a droit aux mêmes exhortations. Ça lui apprendra à venir lui rendre visite ! Elle a 47 ans, elle sait ce qu'elle fait.

« Tu as vu qu'on n'a même plus le droit de posséder une radio ? Les Juifs doivent déposer leurs appareils dans un commissariat avant le 1^{er} septembre. »

Irène est bien informée ; elle qui n'a plus grand-chose à faire, lit sérieusement les journaux. Elle voit bien que chaque mois, de nouvelles restrictions portent atteinte aux Juifs. « Évitez les quartiers de Paris où grouillent des Juifs venus de partout dans le monde. Vous seriez assaillis par une odeur nauséabonde. Vous verriez des enfants noirs de crasse et pleins

de parasites s'agiter dans des ruelles sombres », lit-on dans le guide que la Wehrmacht distribue aux soldats. La propagande incessante – affiches, tracts, journaux, magazines, brochures, livres, émissions radiophoniques, conférences, expositions et films – déshumanise les Juifs : la défaite est de leur faute ainsi que la crise économique, le déclin en général... Cela lui donne la nausée. Et maintenant les Allemands leur volent purement et simplement leurs œuvres d'art et pillent les boutiques dès qu'ils le peuvent.

Comment le gouvernement de Vichy peut-il laisser faire ? Irène se révolte chaque jour en lisant le journal. Pétain, le héros de Verdun, cherche à créer une révolution nationale, contre les Juifs, les communistes, les francs-maçons, les étrangers, tous mis dans le même sac, comme s'ils étaient la cause du pourrissement de la société. Pourtant le ministre de la Marine, François Darlan, défend les Français d'origine juive. Tout comme Raymond-Raoul Lambert, qui dirige l'Union générale des Israélites de France, qui maintient sa foi en la France car il estime que « lorsque sa mère est injuste, il ne faut pas la juger : on souffre et on attend² ».

Irène pense à Théodore Reinach, le beau-père de Béatrice, au discours qu'il prononça en 1898, lors de la distribution des prix des écoles consistoriales israélites de Paris, en pleine affaire Dreyfus : « Ne confondez jamais la France avec l'écume qui s'agite impunément mais passagèrement, à la surface. Continuez à l'aimer, cette France, de toutes vos forces, de toute votre âme, comme on aime une mère, même injuste, même égarée, parce qu'elle est votre mère, parce que vous êtes ses enfants³. » Quand on aime la France, on lui fait confiance. En 1943, Raymond-Raoul Lambert sera déporté et gazé à Auschwitz avec sa famille⁴.

Béatrice est française, élégante, influente, confiante. D'ailleurs, elle n'a pas l'intention de changer ses habitudes. Elle monte à cheval tous les matins dans le bois de Boulogne et cherche à se rendre utile, comme pendant la Première Guerre mondiale où elle a été infirmière. C'est une véritable héroïne. En 1940, elle logea une cinquantaine de réfugiés dans sa maison de campagne, la villa Béatrice⁵, léguée par son père, dédaignant la présence d'Allemands dans le village⁶. Elle fait fi du danger. Irène n'y peut rien. Pourtant, elle revient à la charge :

« Pourquoi n'iriez-vous pas chez ta tante Alice en Angleterre ?

— Mais c'est impossible. Il était déjà invraisemblable l'année dernière de trouver une place en bateau ! Et souviens-toi, c'est uniquement en raison

de la présence de l'ambassadeur britannique qui devait rallier Bordeaux à Londres que tante Alice y est parvenue⁷.

— Et heureusement, dit Irène, car elle devait retrouver sa fille, Audrey, inconsolable de la mort de sa propre fille.

— La pauvre Audrey. On ne se remet jamais de la mort d'un enfant. »

Tous les jours, Irène pense à Nissim, tous les jours, il lui manque. Elle a cru mourir avec lui. Elle a mis du temps à retrouver de l'élan vital et depuis, elle a avec Nissim une conversation ininterrompue qui l'aide à vivre. Elle ne sait pas si elle croit en la vie après la mort mais l'attachement fusionnel qu'elle a ressenti pour son fils, dès sa naissance, se poursuit encore aujourd'hui. Son absence a pris toute la place.

Mais Irène n'est pas la seule à avoir ressenti un vide abyssal à la mort de Nissim. Béatrice s'est sentie abandonnée, seule au monde, tiraillée entre son père qui avait perdu tout goût à la vie et sa mère, trop accablée pour lui venir en aide, si bien qu'elle s'était octroyé le rôle de pilier de cette famille, détruite par la disparition de l'héritier Camondo. Elle avait épousé Léon Reinach très vite pour se convaincre que la vie pouvait continuer. Elle était pressée de construire une famille unie et forte contre l'adversité.

Mère et fille aiment parler de Nissim, c'est bien ce qui les rapproche. Elles se demandent comment il aurait été à la veille de la cinquantaine. Nissim serait-il resté l'être merveilleux et attentionné qu'il était jeune homme ? Elles en sont certaines. Beau, affectueux, aimé de tous, courageux, héroïque... Irène comme Béatrice n'ont pas de mots assez doux pour l'évoquer. Elles se demandent s'il aurait épousé celle dont il était tombé amoureux. D'ailleurs, qu'est devenue Renée d'Orville ? Ni l'une ni l'autre ne l'ont revue.

« Ne t'inquiète donc pas tant ! dit Béatrice en se levant. Depuis la mort de Nissim, tu passes ton temps à avoir peur. »

Elle trouve sa mère vieillie, un peu recroquevillée dans son fauteuil.

« Pussy me dit la même chose », se plaint Irène.

Pourtant, entre les ordonnances allemandes et les lois de Vichy, l'emballage antijuif angosse Irène. Ce nouveau gouvernement fait comprendre aux Juifs qu'ils ne sont plus admis. La loi des 3 et 4 octobre 1940 les exclut de la fonction publique, de l'État, de l'armée, de l'enseignement et de la presse. Bientôt ils sont interdits des professions d'avocat, de médecin, d'architecte, de sage-femme, de pharmacien, de dentiste... Parmi les étudiants admis à l'université, la proportion de Juifs ne

doit pas dépasser 3 %. Entre 500 et 1 000 étudiants doivent arrêter leurs études, 4 000 personnes sont tenues d'abandonner leur travail⁸. Le 28 mai 1941, la quatrième ordonnance allemande interdit aux Juifs tout contact avec le public et les prive de leurs comptes, titres et créances⁹. Tout est bloqué. Comment vivre, se nourrir, se déplacer ? Le gouvernement s'attache à exclure les Juifs des fonctions d'État, de l'école et de la presse. En un mot, il cherche non seulement à les faire taire mais aussi à les faire disparaître, s'alignant sur l'Allemagne qui semble proche de gagner la guerre et de dominer toute l'Europe.

Xavier Vallat, le commissaire général aux questions juives, prescrit une complète « déjudaïsation » de la société et de l'économie française. Il juge que trop de Juifs non identifiés passent entre les mailles du filet. S'il suspecte la persistance de « l'influence juive » dans une famille, comme un prénom ou un patronyme juif, le « suspect » doit prouver sa non-judéité. Ce nouveau statut cible les plus « assimilés ». Les « demi-Juifs » doivent obligatoirement s'être convertis avant le 25 juin 1940 pour échapper aux rigueurs de la loi. Irène est dans ce cas puisqu'elle est devenue catholique le 19 juillet 1899. Elle va chercher à se faire exempter.

A priori, le principe du « certificat de non-appartenance à la race juive¹⁰ » est simple ; dans les faits, c'est plus ambigu. Contrairement à la législation nazie, le statut des Juifs ne prévoit pas un statut intermédiaire pour ce que l'administration allemande nomme les « demi-Juifs ». En France, on est soit juif, soit non juif, mais la frontière est ténue, souvent arbitraire, conditionnée par l'appartenance religieuse, un divorce, un mariage. Le baptême ne suffit pas. Il faut aussi une preuve généalogique. Les personnes issues « de deux grands-parents de pure race juive » sont classées comme juives si elles appartiennent à la « communauté religieuse juive » ou si elles ont épousé ou épousent un Juif. Irène prend conseil auprès d'avocats pour prouver que ses grands-parents maternels, Joseph de Morpurgo et Élise Parente, étaient catholiques, alors que les Morpurgo sont des Juifs austro-italiens sépharades¹¹, qui ne s'en étaient jamais cachés jusque-là. Aussi doit-elle falsifier des documents, ce pour quoi il faut un culot fantastique ; et Irène a du cran. Elle sait tenir tête. Elle ne fait jamais confiance à qui que ce soit et l'État antisémite ne lui inspire rien de bon. Elle n'hésite pas devant le fonctionnaire qui l'a convoquée. Elle ment avec assurance en espérant être tombée sur quelqu'un de crédule ou pas trop antisémite¹².

Elle réussit. Elle obtient son certificat de non-appartenance à la race juive. Il y en aura 11 000. Irène a une chance inouïe. Se sent-elle revivre avec ce papier ? Le garde-t-elle précieusement sur elle ? Il change radicalement sa vie. Malheureusement, Béatrice ne peut pas y prétendre : en plus d'avoir quatre grands-parents juifs, Cahen d'Anvers et Camondo, elle est aussi l'épouse de Reinach, Juif également. Difficile de le nier. Aussi ne peut-elle pas défendre son cas, encore moins ceux de ses enfants, Fanny et Bertrand. Ils ne pourront rien contre ce gouvernement de collaborateurs avec les nazis.

La vie continue chez les Reinach

Fanny Reinach, en pantalon de cheval blanc, veste courte marine, bombe sur la tête, se tient à côté d'un alezan de belle allure avant de participer à un concours d'obstacles au cercle de l'Étrier. Elle a 21 ans, elle est radieuse, souriante, solaire. Irène regarde avec adoration sa petite-fille, aussi belle que sa grand-mère paternelle, une de ses amies, dont elle a hérité le prénom : Fanny Reinach, née Kann, morte à 47 ans.

Dans la tribune, Irène s'assied à côté de son gendre, Léon, vêtu d'un costume en coton sombre. Il a toujours eu l'air plus vieux que son âge, avec ses cheveux bien peignés et son regard sérieux. Son mal-être est palpable. Timide et écrasé par son illustre famille, il est complexé et, pour tâcher d'exister, il se met parfois en avant de façon maladroite.

Deuxième d'une fratrie de quatre frères, il se sent moins intelligent que les autres. Son frère aîné, Julien, excellent juriste, travailleur acharné, connaît plus de dix langues et se montre d'une culture aussi spectaculaire que celle de leur père Théodore. Il est devenu conseiller d'État en 1940. Accablant pour Léon. Comment se montrer à la hauteur de cette famille impressionnante ? Il a beau être compositeur de musique comme son père, il doit faire face là aussi à la concurrence de sa demi-sœur Gabrielle, qui a intégré en même temps que lui le Conservatoire. Tout le monde semblait l'apprécier plus que lui, trop raide, trop angoissé. Comme l'a écrit l'un de ses professeurs à son propos, il est d'une « nature froide et réfléchie » ; son « travail, pur et correct », n'a rien de créatif.

Irène s'égare dans ses souvenirs jusqu'à ce que Léon interrompe le cours de ses pensées.

« J’attends encore la réponse de mon courrier, mais au rythme où ça va, je ne sais pas quand j’aurais des nouvelles. Car nous avons reçu une lettre à propos du portrait de Renoir un mois après l’enlèvement des caisses. Un mois, vous vous rendez compte ! C’est dire le peu d’importance que ce gouvernement accorde à la propriété.

— Si c’est la lenteur administrative qui te préoccupe...

— Vous savez à quel point Béatrice est attachée à *La Petite Fille au ruban bleu*. »

Le concours commence. Les cavaliers rivalisent d’adresse à sauter les obstacles. Irène n’a d’yeux que pour Fanny dont la queue-de-cheval se soulève au rythme de sa monture. Béatrice arrive en retard, essoufflée, juste à temps pour assister à la fin du concours. Irène regarde sa fille s’asseoir. Elle a toujours eu un sentiment de culpabilité à son égard. Lorsqu’elle a quitté son père, Moïse de Camondo, pour Charles Sampieri, la garde de ses enfants était partagée, mais Moïse n’a pas supporté le divorce et lui a intenté un procès. Elle a voulu négocier en lui proposant de lui laisser Nissim, la prunelle de ses yeux, son seul descendant, pour garder Béatrice. Sans succès. Il a gagné et obtenu la garde exclusive de leurs enfants. Elle avait le droit de les voir deux heures par semaine. Elle en a souffert. Béatrice aussi. Plus que Nissim, convaincu de son amour inconditionnel. Pussy est née lorsque Béatrice avait 9 ans, et celle-ci ne s’en est jamais remise.

Des applaudissements fusent, le concours est fini. Fanny remporte le deuxième prix de la Coupe des dames. Elle sourit, heureuse. Irène la voit partir vers l’écurie avec ses concurrents, bavardant joyeusement. Elle est fière de sa petite-fille si douée pour la vie. Tout lui réussit, les études comme le sport, et elle sait se faire aimer de tout le monde. Cette assemblée est élégante, enthousiaste, frivole, à croire que la guerre n’existe pas. Béatrice semble enchantée de retrouver ses amies et Irène se réfugie dans ses souvenirs.

Elle a tant aimé les chevaux elle aussi, comme Béatrice et Fanny. Lors de son premier mariage, elle ne se lassait pas du sentiment de liberté qu’elle éprouvait lorsqu’elle galopait dans les allées du bois de Boulogne. Il lui semblait qu’elle volait quelques instants hors du temps, hors du carcan de sa vie où elle étouffait. Elle était la comtesse de Camondo ; elle avait le sentiment que son identité s’était dissoute dans ce titre et que son rôle aurait

pu être confié à une autre. Remplaçable. Elle n'était que la femme de Moïse. Sauf à cheval.

Son deuxième mari, Charles Sampieri, s'occupait des écuries de Moïse de Camondo. Elle s'y réfugiait, appréciant sa compagnie. Il l'écoutait avec attention, percevait sa tristesse, son irritation, de la même manière qu'il comprenait l'humeur d'un cheval. Sans s'avouer le désir qu'elle ressentait, elle recherchait sa présence, de plus en plus souvent. Elle aimait sa voix lorsqu'il parlait d'un cheval comme d'un ami cher ; son regard sur elle la faisait frémir, elle existait alors, elle se sentait vivante. Avec lui, loin de jouer à l'épouse conventionnelle, Irène se permettait d'être elle-même, plus fantaisiste, plus joyeuse aussi. Il la comprenait mieux que son mari. Elle finit par s'avouer qu'elle était amoureuse de lui et il lui parut dès lors insupportable de rester avec Moïse.

Irène aime à se rappeler le début passionnel de son histoire d'amour avec Charles. C'était il y a si longtemps, à la fin du XIX^e siècle. Ni Moïse, mort en 1935, ni Charles, mort en 1930, n'auront connu cette horrible guerre, c'est déjà ça.

Irène ne peut s'empêcher d'entendre ses voisins parler de l'actualité :

« Les nazis avancent en Union soviétique, vont-ils gagner ?

— Il vaut mieux l'accepter, collaborer, dit un homme corpulent. Tout plutôt que le communisme. Tant pis pour les Juifs. Ils n'ont jamais été français. »

Irène se lève et tâche de marcher sans vaciller. Partir au plus vite.

Elle ne quitte guère son appartement. Elle préfère regarder par la fenêtre les passants en tenue d'été, les voitures trop rares, les cyclistes pressés. Les soldats allemands, qui s'estiment chez eux, lui donnent des haut-le-cœur et elle sursaute à chaque fois qu'elle les voit. Chez elle, elle se sent en sécurité derrière ses rideaux en soie jaune. Protégée par une série de portes, celle massive donnant sur la rue, puis une autre qui mène à la cage d'escalier ; enfin, chez elle, l'efficace Bernadette filtre les visiteurs. De plus, son appartement lui fait penser au château de Champs-sur-Marne¹ que ses parents avaient restauré dans le style du XVIII^e siècle. Elle a gardé quelques meubles ; une table Boulle au centre du hall d'entrée sur laquelle le courrier est posé tous les matins, une commode Louis XVI en laque de Chine à gauche de la fenêtre du salon, une armoire en marqueterie en face, une table à la Tronchin sur laquelle sont placés les netsuke que sa mère avait achetés,

des fauteuils Louis XVI. Il lui suffit de ne pas allumer la radio pour oublier la guerre. Elle aime se plonger dans les livres qui lui permettent de s'évader. Elle s'apprête à relire *À l'ombre des jeunes filles en fleurs* de Proust. Elle ne se lasse pas de cet auteur timide qu'elle avait croisé dans le salon littéraire de sa mère. Peut-être choisit-elle le passage de l'arrivée à Balbec pour se rappeler la Normandie qui lui manque, elle qui y a passé tant de temps dans sa maison, Les Pommiers. Elle parcourt le texte avec délectation. Une phrase lue au hasard a le pouvoir de la distraire jusqu'à ce qu'elle se souvienne de la guerre. Alors, l'angoisse la ronge car elle a beau tenter de se protéger de son époque troublée, une appréhension constante s'est installée en elle, semblant annoncer une catastrophe à venir. Elle a la sourde conviction que quelque chose de terrible va se produire.

D'ailleurs, elle allume la radio et le discours de Pétain la glace : « J'ai des choses graves à vous dire. De plusieurs régions de France, je sens se lever depuis quelques semaines un vent mauvais. L'inquiétude gagne les esprits, le doute s'empare des âmes. L'autorité de mon gouvernement est controversée ; les ordres sont souvent mal exécutés... » Il déplore la « lenteur à reconstruire un ordre nouveau » et préconise l'augmentation des moyens de la police ainsi que l'accroissement du pouvoir des préfets... Davantage d'autorité, une valorisation de la terre pour les paysans, une politique familiale et une chasse impitoyable aux résistants, aux communistes et aux Juifs. « La radio de Londres et certains journaux français ajoutent à ce désarroi des esprits. Le sens de l'intérêt national finit par perdre de sa justesse et de sa vigueur. »²

Comment convaincre Béatrice de partir ?